Document généré le 18 avr. 2024 23:31

Études françaises

Quand H. C. essaie de s'*excuser*…

Hélène Cixous

Volume 51, numéro 2, 2015

Toucher des yeux. Nouvelles poétiques de l'*ekphrasis*

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1031237ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1031237ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (imprimé)
1492-1405 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Cixous, H. (2015). Quand H. C. essaie de s'*excuser*…. *Études françaises*, *51*(2), 207–212. https://doi.org/10.7202/1031237ar

Résumé de l'article

Dans cette lettre écrite sur le vif, Hélène Cixous note quelques traits télégraphiques au sujet de l'*ekphrasis*, de ce que cette figure signifie pour elle tant dans sa pratique d'écriture que dans sa lecture des oeuvres d'art, que celles-ci soient littéraires ou picturales. L'art « appelle », dit-elle, à l'interprétation (musicale), il a « besoin d'être traduit dans son autre langue ». En art comme en littérature, l'oeuvre est « muette », « flot de paroles autour d'un certain silence ». Cixous évoque ainsi l'essentiel du regard, de l'échange entre « Regarder être regardé » qui se produit en elle : « Quand je regarde je suis absorbée, adoptée par le tableau », « je ne vois que là où ça me ressemble (je ne le découvre qu'après) ».

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Quand H. C. essaie de s'*excuser*…

HÉLÈNE CIXOUS

Jeudi 11 Septembre 2014

[…]

Je me rends aux demipensées qui occupent tous les bancs de mon jardin intérieur et font de *la résistance* chaque fois que je leur dis : levez-vous ! On y va !

– Non ! Non ! marmonnent-elles. Onnyvapas ! *Ça* veut pas. *Ça* veut pas fabriquer une EKphrase de leurs Ekphrases.

Je les regardécoute et je dois me rendre à l'apparence : ce peuple réfractaire, ce sont elles-mêmes les EKphrases, celles qui me longent, doublent, accompagnent, mon chœur, chœur pour mes cœurs.

Tu as déjà deviné, avant même que j'aie dessiné cette adresse […] devant mon visage peint d'inquiétude, que je ne vais pas sureKphraser ma tribu d'EKphrases.

Et pour cause. Je (nous sommes nombreux et breuses sous ces deux lettres) n'ai jamais fait qu'EKphraser.

Je m'eKphrase chaque fois que je mets la plume c.à.d. la pointe du pied sur la ~~page~~ plage. Je tremble du froid-déjà, du froid qui m'attend, du froid qui tente de me faire fuir, je compte jusqu'à 3, un, deux, froid, et je ne me jette pas je reste comme endormie comme dehors, je compte encore jusqu'à 3, ou plutôt jusqu'à ce qu'un *certain pas* (tu sais, celui de J. D., celui d'ilyvad'uncertainpas) passe d'un instant à l'autre d'un pas à l'autre pas, et d'une gambade (quel mot hein ! faut qu'il soit

sauf) nous voilà dedans le papier, *comme un poisson dans l'eau* – donc sans même y être entré/e. Poissons !

J'eKphrase comme je respire, ça c'est de Montaigne que ça s'inspire. Chaque année je vais *dans* la Librerie, dans la tour, me retremper dans l'EKphrase ancestrale, l'UreKphrase. C'est apaisant, le temple. Tu ouvres le rouleau, tu entres dans le livre où tout est livre, tu as des étoiles sous les pieds, sous les bras, et le plafond du ciel déroule ses quarante-six volumes de voix sans âge.

Tiens : 46 dit en grec *je n'arrête rien*. Çamfaitpenser (comme dirait Ève ma mère) à « Continue » (comme dirait Derrida)

Je corolle : j'écris c. à. d. que je lis c. à. d. que je cultive les corollaires.

Toute « ma vie », ma « mavie » est un champ (marin ou terrestre) de corollaires. La nuit il y va du pas des rêves, troupeau d'EKphrases sauvages.

Ceci, qui galope sous mes pieds plumés, n'est pas une lettre, c'est une dérobade (tiens, encore un sauf mot), une EKphrase qui se tire.

En se taillant, elle laisse sur la p(l)age mouillée des sous-vêtements ou eK-shirts, preuve que quelqu'être, un eK-être, a pensé par là, sous forme de feuillets porteurs de *germes* de paragraphes (Proust dirait : graines)

Je t'envoie ces grumeaux en offrande humble, afin que tu puisses les réduire en cendres.

Dire qu'il y a trois mois que je bine ces sillons.

Il me vient à l'idée que peut-être toutes ces phrases que j'ai rafistolées pour nous exKcuser se sont unies pour me mener à ce mot merveilleux de *biner*, qui s'avère être un synonyme secret d'eKphraser. Je laisse le dictionnaire nous rafraîchir la mémoire.

BINER v. est issu (1269), peut-être par l'intermédaire de l'ancien provençal *binar*, d'un latin populaire °*binare*, «retourner la terre une seconde fois», attesté en latin médiéval surtout au figuré (av. 1141). Le verbe est formé sur le latin *bini*, qui semble avoir perdu à basse époque sa valeur distributive et le sens de «paire, couple» pour ne plus être qu'adjectif numéral (→ binaire). Cette forme est commune aux dialectes hispaniques et gallo-romans.

♦ Le verbe est employé en agriculture au sens de «labourer (la terre) pour la deuxième fois», en horticulture «ouvrir la surface d'un sol pour le nettoyer ou pour l'aérer» (1697). ◇ En moyen français et encore dans certains dialectes (Touraine) un autre verbe *biner* «embrasser» (1598), s'explique probablement d'après le sens «deux» de *bini*, l'idée étant «embrasser sur les deux joues» avec influence possible de *biser**, «faire une bise». ◇ L'emploi intransitif pour «célébrer deux messes le même jour, généralement dans deux églises différentes» (1680), en liturgie, est directement dérivé du radical du latin *bini* «deux».

▸ Le verbe, au sens agricole, a produit plusieurs dérivés. ➔ **BINAGE** n. m. (1311), substantif d'action, est d'abord un terme d'agriculture employé dans le

J'ai biné et je bine les livres-papiers d'Alechinsky[1], d'Adel Abdessemed[2] (ils invoquent d'ailleurs sur papier, papier de Chine, ou papier canson)

J'ai commencé à biner dans les sillons de mon père, au jardin d'essai du Clos-Salembier. Quand je labourais et par là faisais corps avec le monde végétal, déjà je m'exerçais à horticultiver à la plume. Ce que font les artistes (peintres, sculpteurs, musiciens) quand il eKcréent à pleines mains.
Biner, ensuite semer

Je t'envoie les semences jetées à Arcachon. Un coup de Vent vint et me *vola*, en réalité, la page *3* !!!

1. *Cf.* Hélène Cixous, *Le Voyage de la racine alechinsky*, Paris, Galilée, coll. « Écritures/Figures », 2012. (N. d. É.)

2. *Cf.* Hélène Cixous, *Ayaï ! Le cri de la littérature*, Paris, Galilée, coll. « Lignes fictives », 2013 et Hélène Cixous et Adel Abdessemed, *Insurrection de la poussière*, suivi de A. A. et H. C., *Correspondance*, Paris, Galilée, coll. « Écritures/Figures », 2014. (N. d. É.)

Appui

Je m'appuie sur toi [...]
Ce que fait un « tableau » (o-) : s'appuie sur le spectateur
Un livre : s'appuie *sur « le lecteur » l'ecteur*

→ *– publier ne pas publier –*
? ds Corollaire[3]

→ *On écrit* pour *se faire – répondre ? 3 fois*
1) je suis ma 1ère lectrice consolatrice.
2) l'écriture m'éclaire, me donne la parole.
Ne me donne pas sa parole
Me laisse espérer –
3) la lecture
Mystère absolu de la publication.

⋆

Cas de l'artiste[4] *Cas particulier*

→ *le besoin de l'artiste d'être accompagné d'1 interprète*
→ *p.ê. m̂ chose qu'1 partition musicale ?*
Besoin d'être traduite ds son autre langue

Art – appelle
→ *Flot de paroles autour d'1 certain silence.*
C. en littérature.
C'est qu'il y a le secret et ce n'est pas moi, c'est toi, *lecture, qui vas p-ê me le révéler.*
Mon *secret.*

→ *Tjs ? de la faute (heureuse)* → *qu'est ce que j'ai fait là, mon Dieu !*

3. *Cf.* Hélène Cixous, *Corollaires d'un* VŒU, à paraître aux Éditions Galilée en 2015. (N. d. É.)
4. Il s'agit de l'artiste créateur d'œuvre visuelle. (N. d. É.)

→ *M̂ les artistes les + réservés, les + ermites c. Hantaï*[5]*, désirent passionném*[t]
le retour
D'ailleurs certains st insatiables *(jamais assez* regardés*)*

On a vital[t] *ce besoin* du *Regard.* → cf. *Stendhal Montesquieu* × *2*[6]

J. D. et moi.
(Maintenant que plus J. D. → qui ? –[7]

⋆

Regarder être regardé

→ *Qd je regarde, je suis absorbée, adoptée par le tableau*

→ *Didi H 1 gd regardeur.*

→ *Qd je regarde* → *je ne vois que là où ça me ressemble (je ne le découvre qu'après)*
je regarde ac mon moi)

⋆

que le livre aussi est « *muet* » c. 1 tableau, il ne sait pas ce qu'il dit.
Il ne sait m̂ pas comment il s'appelle.

⋆

Narcisse a besoin qu'Écho ait besoin qu'il ait besoin d'elle.

5. *Cf.* Hélène Cixous, *Le Tablier de Simon Hantaï. Annagrammes*, suivi de H. C. et S. H., *Lettres*, Paris, Galilée, coll. « Écritures / Figures », 2005. (N. d. É.)

6. Dans *Vie de Henry Brulard*, Stendhal consulte deux fois Montesquieu pour lui demander ce qu'il pense de lui. (N. d. É.)

7. Le feuillet 3 est effectivement manquant et la parenthèse reste ouverte. (N. d. É.)

⋆

Le tableau me lit : me fouette, me pique, me chatouille
me propose l'énigme, la mienne

Si je ne suis pas émue, *remuée, agie…* Affectée

Rapport amoureux, érotiq–

Ressemblance → 1 des moi-s

→ c. Proust décrivant *Albertine : objet esthétique (qd Albertine dort – trouver la dimension mythologiq–, le mythe)*

→ Lecture : m̂ rapport au livre et à l'œuvre : la diff = question de langue. Le tableau me parle ds sa langue → ce que j'en entends. On s'entend
(C. ac les chats : on s'entend entre langues dissemblables.)